

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Femme \(mariage\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-09-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe ne sais ce que je vous dirai aujourd'hui.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°160/190-191

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 377, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/434-440

Nature du documentLettre autographe

Je ne sais ce que je vous dirai aujourd'hui. Mon premier mouvement dure toujours. Je vous aime de cette affection qui domine tout, qui suffit à tout, qui promet immensément et donne toujours plus qu'elle ne promet, qui ne supprime pas toutes les épreuves ne guérit. pas toutes les plaies ; mais qui se mêle à toutes, pénètre jusqu'au fond, et répand sur toutes un baume qui les rend toutes supportables. Voilà comment je vous aime. Et je vois à la fois deux choses ; l'une, que mon affection ne peut pas pour vous tout ce quelle croit pouvoir ; l'autre que vous ne savez pas y croire. Vous êtes malheureuse et injuste. Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce que j'ai cru tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme il y a un an c'est mon plaisir, mon ravissant plaisir de penser à tout ce que vous êtes, à l'élévation de votre caractère, à la profondeur de votre âme, à l'agrément supérieur de votre esprit, au charme de votre société. Rien de tout cela, n'a changé n'a pâti pour moi depuis le premier jour. Bien au contraire : j'ai eu des doutes que je n'ai plus ; j'ai cru à des lacunes que n'existent pas. Mais je me suis trompé sur les limites du possible. J'ai cru que, malgré l'incomplet de notre relation, malgré la cruauté de votre mal, même sans pouvoir vous donner toute ma vie, je ranimerais, je remplirais la vôtre.

Vous m'aviez inspiré avant le 15 juin un intérêt momentané mais au moment sérieux et profond. Depuis le 15 juin, ma pensée et mon cœur ne vous ont pas quittée une minute. Vous êtes entrée et entrée avec un charme infini, dans les derniers replis de mon âme. Vous m'avez convenu, vous m'avez plu dans tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant, de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela se peut montrer toujours bien au dessous de ce qui est, mais enfin, je vous l'ai montré. Et en vous le montrant, à vos émotions, à vos regards, à vos paroles en vous voyant renaître, et revivre, et déployer devant ma tendresse votre belle nature ranimée, je me suis flatté que je vous rendrais, et qu'à mon tour je recevrais de vous, non pas tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la vie, et qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves, qui portent la marque la marque douloureuse des coups qu'elles ont reçus, et pourtant savent encore sentir et goûter avec transport les grandes, les vraies joies. Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. Je n'ai pas de désirs médiocres. Je n'accueille que les hautes. espérances. Je sais me passer de ce qui me manque, mais non me contenter au dessous de mon ambition. Et dans notre relation, de vous à moi mon ambition a été, est infiniment plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se répandre ma vie. Je ne saurais la réduire. Je ne regrette pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner, non me changer.

Comment l'idée que je voudrais vous envoyer à Baden pour me débarrasser de vous, pour ne plus porter le poids de vos faiblesses et de vos peines a-t-elle pu vous entrer dans l'âme ? Je crois vous l'avoir déjà dit ; vous avez certainement passé votre vie avec des cœurs bien secs et bien légers. Vous ne pouvez parvenir à croire à une vraie affection. Vous retombez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte. Je m'étais flatté qu'en dépit de votre expérience je vous rendrais une confiance, qui est dans votre nature, que je vous ferais trouver en moi ce que vous n'aviez rencontré nulle part qu'en

vous-même. Je suis bien orgueilleux, n'est-ce pas ? Mon orgueil n'a rien qui puisse vous blesser. Que me dites-vous que votre esprit est bien soumis à mon esprit ? Est-ce votre soumission que je veux ? Je méprise la soumission, je méprise toute marque, tout acte d'infériorité. Je ne me plais que dans l'égalité. Je veux une nature égale comme une affection égale. Je veux vivre de niveau et en pleine liberté avec ce que j'aime. Je veux sentir à la fois son indépendance, et son union avec moi, sa dignité et son abandon. C'est à cause de vous seule, c'est en désespoir de moi sur vous et pour vous, que je vous ai conseillé d'aller à Baden ; croyant deux choses ; l'une que si je suis pour vous ce que je veux être, vous sauriez bien revenir en France, l'autre que, si je ne suis pas cela, il vous importe par dessus tout d'arranger votre vie avec ceux qui en disposent matériellement. Dites-moi que j'ai eu tort, et n'allez pas à Baden. Vous ne m'aurez jamais fait un plus immense plaisir.

9 h. 1/2

Oui, vous êtes bien douce ; mais cela ne me suffit pas. Adieu pourtant. Et adieu comme toujours. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1508>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 7 septembre 1838

Heure6 h 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

119

Je ne sais ce que je vous disais
aujourd'hui. Mon premier mouvement dure toujours. Je vous
aime de cette affection qui domine tout, qui suffit à tout,
qui promet immensément et donne toujours plus qu'elle ne
promet, qui ne supprime pas toutes les épreuves, ne guérit
pas toutes les plaies, mais qui se mêle à toutes, pénètre
jusqu'au fond, et répand sur toutes un baume qui les rend
toutes supportables. Voilà comment je vous aime. Et je
veux à la fois deux choses : l'une, que mon affection ne peut
pas pour vous tout ce qu'elle croit pouvoir ; l'autre, que
vous ne devez pas y croire. Vous êtes malheureux et
injuste.

Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce
que j'ai cru, tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme
il y a un ^{an} à présent mon plaisir, mon désir, mon plaisir des
pauvres à tout ce que vous êtes, à l'élévation de votre
caractère, à la profondeur de votre am, à l'agréable
superficiel de votre esprit, au charme de votre société. Rien
de tout cela n'a changé, n'a pâli pour moi depuis les
premiers jours. Rien au contraire : j'ai eu des doutes que
je n'ai plus ; j'ai eu à des lacunes qui n'existent pas.
Mais je me suis trompé sur les limites du possible. J'ai

Or, que, malgré l'incomplète de notre relation, malgré la cruauté
de votre mal, même sans pouvoir vous donner toute ma vie,
je ranimerois, je remplirois la vôtre. Vous m'avez inspiré,
avant le 15 Juin, un intérêt momentané, mais, au moment,
sérieux et profond. Depuis le 15 Juin, ma pensée & mon
cœur ne vous ont pas quittés une minute. Vous êtes entrée,
et entrée avec un charme infini, dans les derniers replis
de mon âme. Vous m'avez convenu, vous m'avez plu dans
tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant,
de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela se
peut montrer, toujours bien au dessous de ce qui est, mais
enfin je vous l'ai montré. Et en vous le montrant, à
vos émotions, à vos regards, à vos paroles, en vous voyant
renaître, et revivre, et déployer, devant ma tendresse, votre
belle nature ravivée, je me suis flatté que je vous
rendrais, et qu'à mon tour je recuvrois de vous, non pas
tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un
bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la
vie et qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves,
qui portent la marque, la marque douloureuse des
coups, qu'elles ont reçus, et pourtant savent encore sentir
et goûter avec transport les grandes, les vrais joies.

Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. Je
n'ai pas de desirs médiocres. Je n'accueille que les hautes

espérances
me cont
relation
plus je
répond
par de
non me
pour me
vous fait
l'âme
passé
ne pour
retombe
légèrem
mélanc
une co
bonheur
qu'en v
orgueil
que se
somm
népri
plais
une af

espoirances. Je sais me passer de ce qui me manque, mais non
me contenter au dessous de mon ambition. Et dans notre
relation, de vous à moi, mon ambition a été, est infiniment
plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se
répondre ma vie. Je ne saurais la réduire. Je ne regrette
pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner,
non me changer.

Comment l'idée que je voudrais vous envoyer à Baden
pour me débarrasser de vous, pour ne plus porter le poids de
vos faiblesses et de vos peines, a-t-elle pu vous entrer dans
l'âme? Je crois vous l'avoir déjà dit: vous avez certainement
porté votre vie avec des soucis bien légers et bien légers. Vous
ne pouvez parvenir à croire à une vraie affliction. Vous
retomberez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de
l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte. Le
mêlé flatter qu'en dépit de votre expérience je vous rendrais
toute confiance qui est dans votre nature, que je vous pourrais
trouver en moi ce que vous n'avez rencontré nulle part
qu'en vous-même. Je suis bien orgueilleux, n'est-ce pas? Non
orgueil n'a rien qui puisse vous blesser. Que me dites-vous
que votre esprit est bien soumis à mon esprit? Est-ce votre
soumission que je veux? Je méprise la soumission; je
méprise toute marque, tout acte d'infériorité. Je ne me
plais que dans l'égalité. Je veux une nature égale comme
une affection égale. Je veux vivre de niveau et en pleine

liberté avec ce que j'aime. Je veux sentir à la fois son
indépendance et son union avec moi, sa dignité et son abandon.

C'est à cause de vous seuls, c'est en désespoir de moi sur
vous et pour vous, que je vous ai conseillé d'aller à Baden;
croyant deux choses; l'une, que si je suis pour vous ce que
je veux être, vous sauriez bien revenir en France; l'autre,
que, si je ne suis pas cela, il vous importe par dessus tout
d'arranger votre vie avec ceux qui en disposent matériellement.

Dites-moi que j'ai eu tort, et n'allez pas à Baden. Vous
ne m'avez jamais fait un plus immense plaisir.

J. L. P.

Moi, vous êtes bien douce; mais cela ne me suffit pas. Adieu
pourvu. Et adieu comme toujours.

aujourd'hui
d'âme
qui p
premi
pas
j'espère
toutes
Vos
pas
vous
inju
que
il y
prou
l'acac
Sup
Le
premi
je
Gna